

m

U

L

T

I

L

O

G

U

e

?

m
U
L
T
I
L
O
G
U
e
?

avec la participation de

- Félix Gastinel •
- Alan Jambot aka Doc •
- Augustin Remy-Palisson •
- Bèla Vorobieff •
- Perrine Da Campo •
- Maxence Dupeyré •
- Mona Romand •
- Adrien Richard •
- Lucien Marin •
- Maxence Pinchon •
- Léna Vaillant •
- Guillaume de la Folie de Joux •
- Élio Ducroquet •
- Lucie Medda •



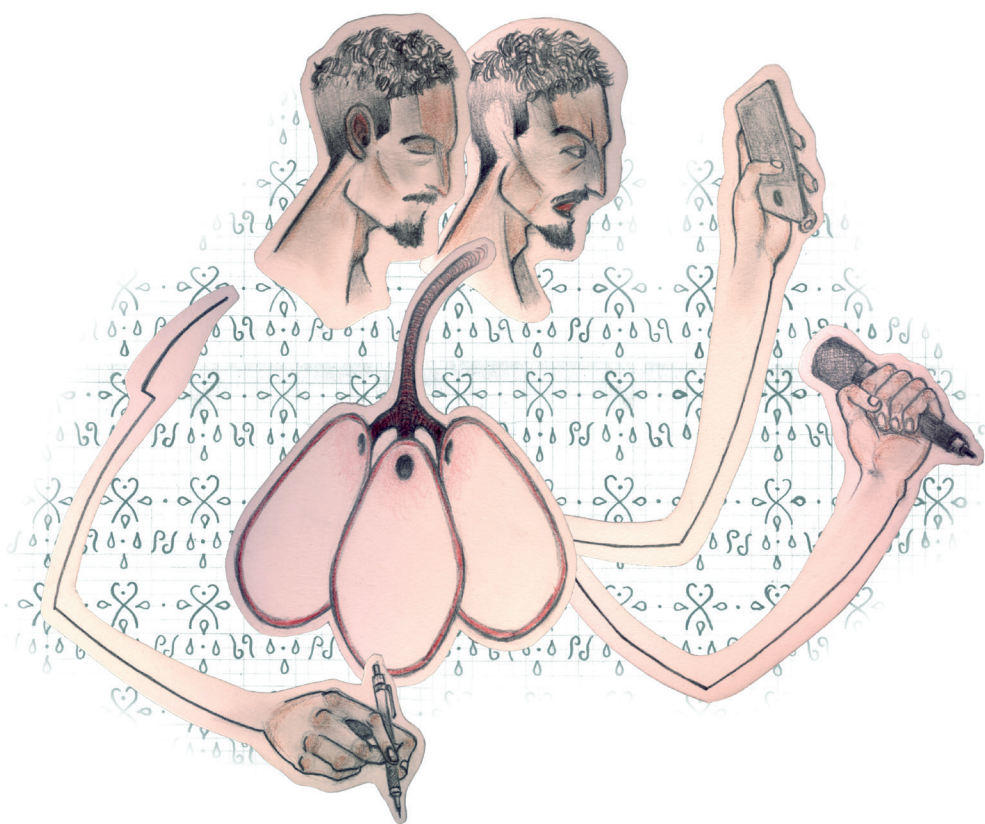
multilogue?

est une *association culturelle* à but non lucratif
constituée d'étudiant·e·s et de jeunes travailleur·r·se·s.
Son objectif est de proposer et de diffuser des contenus artistiques
gratuits. En effet, en partant du principe que l'art doit être social
et à la portée de toutes et tous, l'association s'inscrit
dans une démarche de transmission et de pédagogie artistique.

Son premier projet sera cette revue collective et évolutive.
Celle-ci souhaite devenir un dialogue entre les projets et travaux
de toute personne étant en accord avec cette philosophie
et souhaitant y participer. La revue sera accessible et gratuite
sur le site de l'association (*multilogue.fr*). Seules les éditions papier
imprimées par nos soins seront vendues au coût de l'impression.

L'argent obtenu par ces ventes sera réinvesti dans
les projets et la vie de l'association.

numéro



Des rifs de rimes en rythme, ainsi soit MC.

Des textes lâchés de tête ou les yeux rivés
sur un tel, Avides de sens ou fixés sur un thème,
Toutes les contenance sont faites de consonances,
par leurs présences existent :

Mon art et ses exigences

Seul, dans ma tanière la gorge sèche,
Saoul, entouré de frères imbibés de stout,
ou sur scène à bout de souffle face à la foule,

Mon bic pratique une esthétique technique
à laquelle je suis addict,

Une arithmétique phonique,

c'est à dire, une arme au style calligraphique,
les balles, elles, sont une écriture du type
audible, dites kick au mic',

Certes,
Ridicule aux yeux de certains mais admirable
pour d'autres, Je ne stimule que mon propre dessein :

Être impeccable à chaque pose.

Un personnage dans la peau, impercevable
mais au même visage que son hôte donc
indissociable l'un de l'autre,

Je suis, le Donneur d'Oralités Croisées,
l'homme au seul souhait :

Mettre à l'honneur une haute qualité de phrasé.



- Oh la belle jaune ! disait une petite fille, le nez levé vers le ciel. Et elle avait raison ; car, au-dessus d'elle éclatait des nuages d'or.

- Oh la belle jaune ! s'exclamait aussi le vieillard, suivant le regard de l'enfant. Et peut-être retrouvait-il un peu de sa jeunesse dans ce regard.

- Oh la belle jaune ! murmurait les parents qui n'osaient pas trop apprécier le moment, de peur de redevenir enfants.
- Oh la belle jaune ! disaient les insectes, perchés sur des brins d'herbes et se demandant bien pour quel rituel les humains faisaient-ils cela. - Oh la belle jaune ! deviez-vous dire, le nez, vous aussi, pointé vers le ciel, les pommettes se fardant de paillettes dorées.

Si, souvenez-vous. Souvenez-vous ! Souvenez-vous.
Sou - ve - nez - vous. Souvenez-vous de tous vos rêves. Souvenez-vous de tous vos dires. Souvenez-vous de ces moments d'ambitions. Souvenez-vous de ces moments de doutes. De ces moments, aussi, où vous n'avez pas abdiqué. Souvenez-vous de vos colères. Souvenez-vous de vos jeux d'enfants. Souvenez-vous quand vous prévoyiez de décrocher la Lune. Souvenez-vous quand un ruisseau était un fleuve. Quand un bâton était un bourdon de mage. Quand une traînée dans le ciel était une étoile filante. Quand une fusée de feu d'artifice était un volcan. Et que vous disiez : oh la belle jaune ! bien triste que les adultes ne le disent pas à l'unisson avec vous. Souvenez-vous. Souvenez-vous.

Souvenez-vous. Comme un slogan scandé dans une manifestation pacifique. Comme un écho déchirant un canyon.

Comme le pépiement d'un nid d'oiseau. Comme le grondement de la mer sous le vent du large. Comme le bruissement des pages d'un livre. Comme une rafale de mitraille dans un film de gangsters. Comme le bruit du couteau d'office dans un restaurant réputé. Comme le clapotis des gouttes de salive coulant de la gueule d'un chien essoufflé. Sou-

venez-vous de la belle jaune. Mais aussi de la belle bleue couleur saphir. De la belle verte couleur émeraude. De la belle blanche couleur diamant. De la belle rouge couleur rubis de sang. Couleur de vos veines ouvertes ou de celles de votre voisin, ou de celles de son voisin, à lui aussi, et du voisin du voisin du voisin ; ainsi de suite jusqu'au bout du sang humain.

belle jaune !

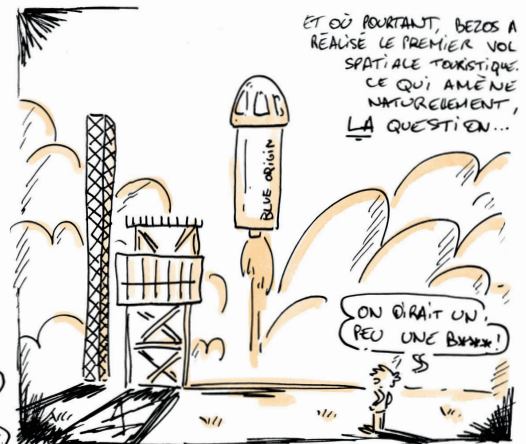
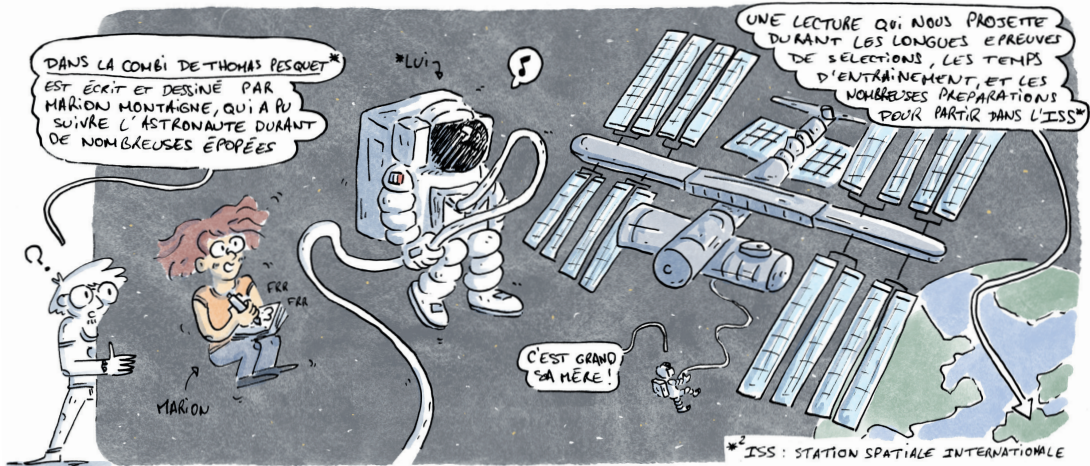
- Oh la belle jaune ! disait la petite fille dans le champ. Vous vous souvenez ? Et vous n'y avez pas répondu. Alors la prochaine fois que vous la voyez s'exclamer comme ça. Arrêtez-vous, souvenez-vous et à l'unisson dites : Oh la belle jaune ! Vous vous souvenez ? Et si vous la croisez dans un champ, dites avec elle, à l'unisson : Oh la belle jaune ! Vous vous souvenez ? Et si vous la croisez dans un champ, dites avec elle, à l'unisson : Oh la belle jaune !

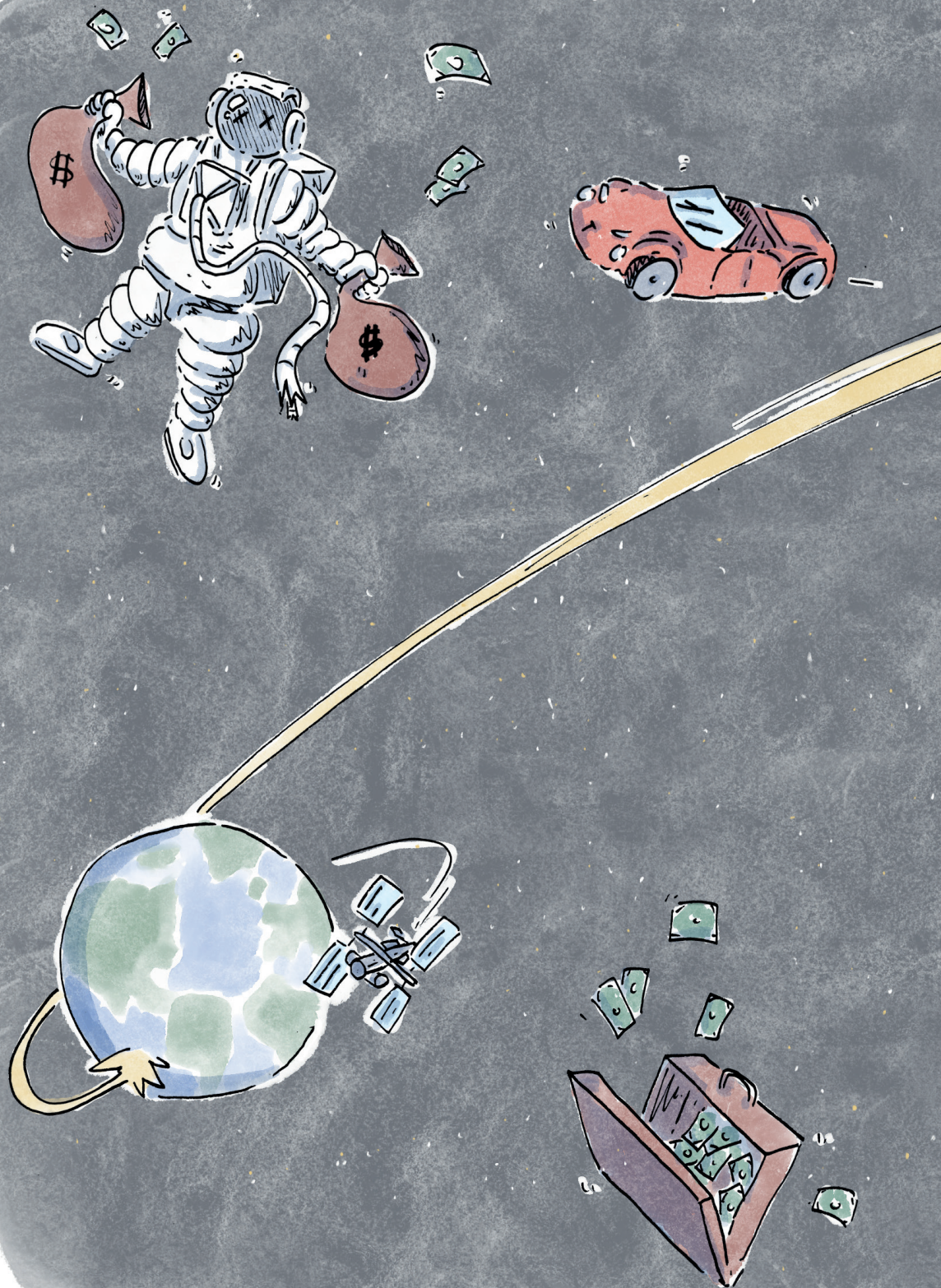
Vous vous souvenez ?

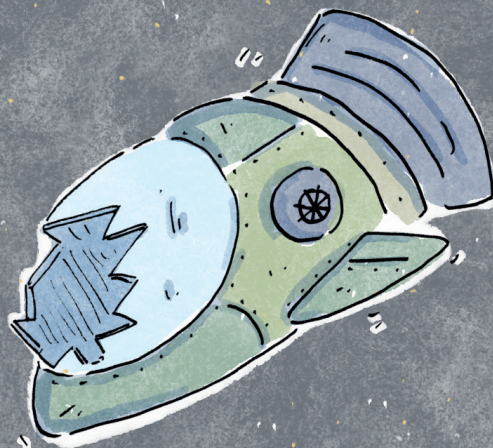
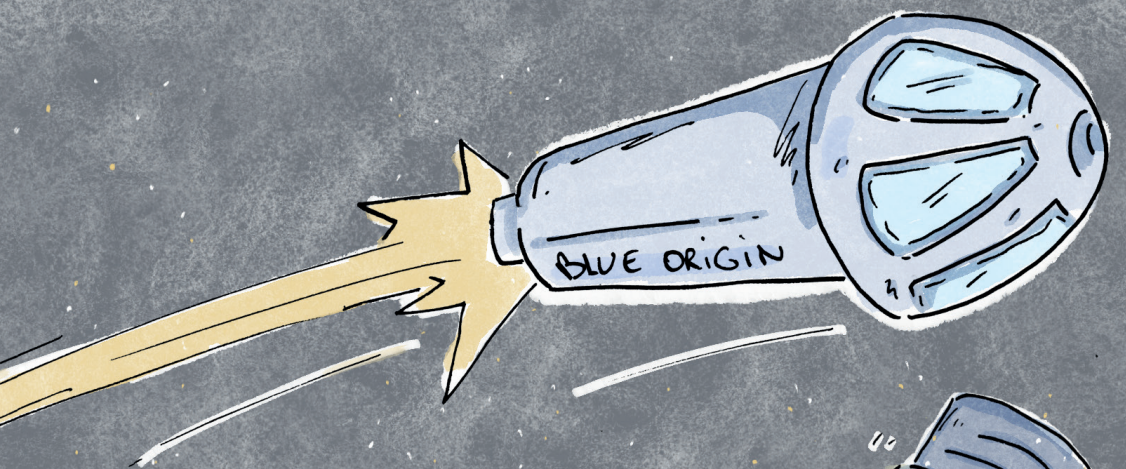
Aujourd'hui j'ai lu



Maxence Dupeyré







SI LES CAPITALISTES ONT DORENAVANT
LE MOYEN DE QUITTER LA TERRE
QU'ILS ONT DÉTRUITE ALORS
POURQUOI DEVRAIENT-ILS EN RÉVENIR ?

Dans les trances

Personne n'échappe à la fête. Cette affirmation est à prendre dans la dimension anthropologique qu'elle suppose. Or, cristalliser en un article toutes les significations de la fête serait bien trop ambitieux. Ainsi, on peut affiner notre problématique. Si les moins fêtards sont aussi concernés par la fête, c'est parce qu'elle dit quelque chose de son temps, et qu'elle agit sur notre histoire humaine en tant que phénomène, s'adaptant ou s'imposant à chaque classe sociale, à chaque nouveau paradigme historique. Mais derrière ces multiples sérialités et particularités, elle a quelque chose d'une essence universelle à tous et à toutes.

Puisqu'il ne s'agit pas de lister minutieusement toutes les formes que celle-ci pourrait prendre, j'ai voulu la penser un tant soit peu à travers le prisme de notre époque contemporaine. L'objet de cette piste de réflexion n'est pas de véritablement caractériser ce qu'il est en est de notre temps, quand bien même cela serait possible, mais de tenter d'extraire la fête d'une insignifiance, ou d'une absurdité apparente.

Quel est le sens de la fête aujourd'hui, au sens générique de la communion dans la musique et la danse ? Peut-on encore y trouver une dimension sacrée ? *Mais surtout, quelle universalité nous réunit encore aujourd'hui ?* Cette question me semble nécessaire car elle interroge les dessous métaphysiques de toute génération. *A quel principe rend-on hommage ou alors, quel principe cherche-t-on à transgresser ?*

Il s'agirait comme le dit Nietzsche, que la véritable danse consiste à « danser dans les chaînes » : à l'image de la fête, l'art de la danse ne serait jamais aussi accompli que dans son ambiguïté, celle de faire corps avec les conventions, et en cela se les approprier sans les subir.

N'y a-t-il jamais de fête absolument transgressive ? La fête peut-elle vraiment se positionner en dehors et contre toute actualité ? Peut-on posséder la fête ou la fête nous possède-t-elle ?

En effet, la fin des années 1990 a eu une fête, danses et musiques, à son image : la fin de l'Histoire, l'accélération des modes de vie. Malgré la frénésie du rythme qu'impose l'Eurodance par exemple, il y a pour moi toujours quelque chose qui est toujours à « ça près » de s'étouffer dans cette esthétique musicale, aux voix mélodiques intenses. Ce n'est pas une transe, mais un sanglot que l'on retient. Peut-être n'avons-nous plus le temps pour la souffrance ?

Alors, dans quelles trances sommes-nous depuis la chute du mur de Berlin en 1989 ?

Le mot « transe » est aussi pratique que déroutant dans sa définition. Si l'on entend d'abord « être dans les trances », c'est-à-dire être dans le tourment, l'inquiétude, on peut aussi entendre un état particulier : celui de l'exaltation d'une personne dont la sensation est d'être transportée hors d'elle-même, en communion avec un au-delà.

Ainsi, quel type de transe peut-on observer de nos jours, dans les rassemblements les plus nombreux, ceux de la nuit ?

Il s'agit avant tout de prendre en compte l'effervescence aujourd'hui des foules qui se réunissent trop nombreuses, dans des endroits bien trop clos pour ce que la norme de l'agréable autoriserait, mais surtout les chorégraphies opérées : féroce­ment structurées au minimum, ne rendant grâce qu'au rythme pur, qui se superpose à lui-même, à la répétition périodique de cette « transe » qui semble n'avoir ni début ni fin.

Que pouvons-nous bien vouloir répéter quand la fin de l'Histoire est derrière nous ? Il y a-t-il ne serait-ce que quelques nouveautés à observer depuis l'émergence de la scène techno ?

C'est pour moi ici le sublime symptôme de l'émergence d'un paradigme, qui intervient dans une régression archétypale. Je propose alors une lecture nietzschéenne du phénomène, par la mythique intervention du dieu Dionysos :

En effet, à l'image de la danse techno, « La transe dionysiaque commence par le pied, avec le bondissement, premier aspect du pied dans le domaine de Dionysos ». On comprend ici un processus de la transe dans les deux cas le même : le bondissement. Le pied est ainsi mis en valeur : ce n'est pas le geste gracieux du bras ou de la main, mais la brutalité féroce du pied.

A l'image de la foule, Dionysos est lui aussi concerné par le multiple : c'est un dieu à plusieurs visages, et à plusieurs fonctions. Il est à la fois le dieu du réveil printanier, et donc de la fécondité et de la fertilité, mais aussi celui de l'hubris, c'est-à-dire de la démesure et de l'ivresse.

En effet, le culte dionysien se manifestait dans le corps des femmes : par exemple, la transe des Ménades (du grec *mainoma*, qui signifie « déli­rer » ou bien « rentrer en fureur »). Dans leurs déambulations, elles étaient accom­pagnées de satyres, et tous ensembles étaient emprunts d'une fièvre collective. Ils dansaient au rythme de la transe, laquelle était possédée d'une folie meurtrière, et mettaient dans « les trances » tous ceux qu'ils croisaient. Sur le chemin de l'hubris, on trouvait le thanatos, la mort : sacrifices crus et cruels de voyageurs et d'animaux. Dionysos manifestait ainsi la puissance de sa divinité, de par son pouvoir pris sur la nature, aussi violent soit-il. Cependant, il est à la fois vie et mort, « Dès lors, au-delà de son déchaînement destructeur, thanatos, le corps des Ménades se fait siège du jaillissement de la vie, éros, et de la révélation du sacré ; la danse sangui­naire devient danse transcendante ». La danse dionysiaque s'articule alors autant sur le mode de la vie que de la mort, du sacré que du profane, de la création que de la destruction. Pour Nietzsche, Dionysos incarne la force de vie terriblement créatrice. Dans « Naissance de la Tragédie », on peut comprendre la musique comme l'essence même du dionysiaque, c'est-à-dire du dieu de l'art non plastique. Plus précisément de la pulsion créatrice, celle de la voix la plus profonde la nature :

« Soyez tels que je suis ! Moi, la mère originelle qui crée éternellement sous l'incessante variation des phénomènes, qui contrains éternellement à l'exis­tence et qui, éternellement, me réjouis de ces métamorphoses ! ». La musique

semble être l'expression immédiate de cette souffrance originelle et tragique du dionysiaque qui s'affirme comme pulsion créatrice.

Ce retour à un Dieu qui danse permet me semble-t-il de révéler quelques pistes de ce mythe que nous recherchons à nouveau collectivement. *Doit-on voir dans cette recherche affluente de transe collective le renouveau de la figure d'un Dieu caché que l'on cherche désespérément à adorer ?* N'est-il pas étrange ce besoin, quand on est soi-même quotidiennement acteur du principe d'individuation, de se mêler à ce point et en nombre, de par la musique, la danse et les lieux culturels contemporains et alternatifs ?

C'est comme si le vertige relevait de la nécessité, dans un monde individué, confortable, et quadrillé. Mais dans la nécessité d'une déconstruction régulière, ne doit-on pas voir une éternelle répétition ? Il y a-t'il vraiment une liberté à espérer dans ce qu'offre la fête, ou n'est-ce qu'une éternelle et tragique illusion ?

Il est pour moi alors toujours riche de revenir à Nietzsche et à son unique compréhension d'un monde éternellement recommencé, où l'art, musical tout particulièrement, est l'activité métaphysique par excellence, nous permettant grâce à la pulsion créatrice de toujours révéler mais aussi de toujours pouvoir affronter la dimension tragique de notre existence.

En effet, dans « Le gai savoir », la danse est danse sur l'abîme, et ne repose pas sur la foi :

« Dès qu'un homme arrive à la conviction fondamentale qu'il doit être commandé, il devient « croyant » ; à l'inverse on peut imaginer une joie et une force de souveraineté individuelle, une liberté du vouloir, où l'esprit abandonnerait toute foi, tout désir de certitude, exercé comme il l'est à se tenir sur les cordes légères de toutes les possibilités, à danser même au bord de l'abîme. Un tel esprit serait libre par excellence. »

¹ Marcel Detienne, *Dionysos à ciel ouvert*, Hachette, 2008, 118 pages.

² S.Callegeri, « Cygne blanc, cygne noir. Le sublime et la destruction dans la danse », dans le numéro 30 de *Psychanalyse*, 2014.

³ Friedrich Nietzsche, *Naissance de la tragédie*, Gallimard, 1989, 374 pages.



MAMAN ME DIT, TOUT EN
M'ENLAÇANT DANS SES BRAS,
"SI TU AS ENVIE DE
PLEURER, TU AS LE DROIT"
CROQUETTE N'EST PLUS LÀ,
MAIS JE NE COMPRENDS PAS!
IL SERAIT PARTI SUPER
LOIN, DIT MON PAPA.
DANS UNE SUPERBE MAISON
POUR LES VIEUX CHATS
ALORS QUE JE SAIS BIEN,
QU'IL EST SOUS LE JARDIN!



POURQUOI PERSONNE
N'ACCEPTE DE M'EN PARLER?
POURQUOI ÊTRE
TERRIFIÉ D'UN GROS DODO?
POURQUOI AVOIR PEUR
SI ON NE L'A CONNAÎT PAS?
PEUT-ÊTRE EST-ELLE
BELLE ET ATTENTIONNÉE.
SON ETREINTE SOIGNE
SÛREMENT LES BOBOS
OU MIEUX! ELLE NOUS
A PRÉPARÉ DES GÂTEAUX!



Tous les soirs, elle rentrait de l'école à pied, sa main dans celle de sa mère. Son petit cartable traînait par terre, sa maman la réprimandait. Elle affichait alors un petit sourire narquois et insolent qui promettait déjà un avenir plein d'arrogance. Déjà à l'école son institutrice de cours préparatoire avait repéré ce joli minois, non parce qu'elle avait une chevelure qui rendrait plus tard folle de jalousie les jeunes filles de sa classe au lycée, mais parce qu'elle était cassante avec les autres petites filles. Elle était impertinente. Et toujours ce sourire aux lèvres insupportables de petite victoire. L'institutrice s'inquiétait.

La petite s'appelait Ariane. Il est alors peut être inutile de préciser que ses parents étaient d'éminents professeurs de littérature dans une faculté de lettres très réputée et que leur fille unique vivait dans un labyrinthe culturel. Musée le mercredi après-midi, concert classique le samedi soir, long repas familial le dimanche midi avec comme sujets principaux le combat de Voltaire contre le fanatisme, le bovarysme ou encore le grand point d'interrogation autour de la mort d'Émile Zola. Ariane écoutait. La littérature était sa seule passion. Peut-être est-il cruel de sa part d'écouter attentivement sa mère parler de l'OuLiPo pour le lendemain demander, pleine de dédain, à la pauvre petite Fantine: «Sais-tu ce qu'est L'Ouvroir de Littérature Potentielle? Non? Alors pourquoi tu as un prénom littéraire?» Et elle se moquait, sa petite bande ricanant avec elle. Quel pouvoir exerçait-elle, à 8 ans, pour qu'une ribambelle de gamins puisse la suivre partout alors qu'elle proférait des moqueries à tout va?

Alors qu'elle était au CE2, l'institutrice d'Ariane convoqua les parents. Les parents avouèrent avoir conscience de l'insolence de leur fille et qu'eux-mêmes étaient victimes de cette constante arrogance, mais que les punitions n'y changeaient rien. Ils parlèrent avec la petite. «Je ne suis pas méchante. Ce sont eux qui sont bêtes.» Les années passèrent. Au collège, Ariane était belle, populaire, malgré son attitude toujours acerbe. Rien ne comptait plus pour elle que les élections de délégués de classe et la littérature. Elle s'amusait de ceux qui ignoraient qui étaient Célimène et Rodrigue et de ceux qui lisaient la dernière saga à la mode. «Ça? Ce n'est pas de la littérature! Lis plutôt Bram Stoker!» Sa meilleure amie s'appelait Emma. Elle n'acceptait de sortir qu'avec des garçons qui s'appelaient Étienne, Léon ou Alceste (quelle chance pour elle, d'ailleurs, d'avoir un garçon populaire prénommé Alceste dans sa classe).

Tous les soirs, elle allait dans le parc derrière chez elle. Et elle feuilletait les magazines littéraires auxquels ses parents étaient abonnés. Pour mieux se moquer. Jusqu'au soir où elle trouva sur la table de chevet de sa mère *L'écume des jours* de Boris Vian. Le livre était particulièrement abîmé et semblait avoir été lu de nombreuses fois. Les pages jaunies

étaient griffonnées, les coins cornés et la couverture pliée. Elle se demanda pourquoi sa mère ne lui en avait jamais parlé. Alors, elle passa un chiffon sur le livre, mit ses chaussures et s'installa sur le petit banc du parc désert. Avant d'ouvrir le roman, elle répondit sèchement à Alceste au téléphone que non, il ne pouvait pas passer la voir, qu'elle était trop occupée. Elle lui demanda néanmoins s'il avait lu *L'écume des jours*. Suite à une réponse négative, Ariane ria de ce petit ami qui ne ferait pas long feu. Ensuite, elle ouvrit l'ouvrage. Et pour la première fois, elle lut un livre.

« **BOURGEON** **DE** **LECTURE** »



Louis, compte-rendu atmosphérique d'un temps donné.

Les toits de Metz, au zénith dépassé.
Sur une pierre-pupitre, j'écris.

Un arbre ici perd vite ses feuilles, **ce n'est pas le sujet :**
Juste un pré-texte...

Louis, la date.

PRÉTEXTE = BORDER. / CIRCONLOCUTION.

(TOURNER AUTOUR DU POT)

Loulou, (portrait)

La fenêtre de la chambre est recouverte d'aluminium, obstruant la lumière, seul quelques petites percées laissent entrer la lumière du jour. ~~les ondes~~ **incohérente** **fréquences**
Il est 17h30 environ, dernier week-end de Juillet 2021. **des ondes visibles.**

La terrasse des Pareiges se remplit et la rumeur monte, néanmoins filtrée par le double-vitrage.

ce n'est pas le sujet, juste un pré-texte.

Les fissures chantillonnent d'écran, lou p... b...
ce n'est pas le sujet, juste un pré(texte).

Dans la chambre, un silence attentif absorbe le bruit sourd de la place ~~St Louis~~. Des sources lumineuses sont disséminées dans l'espace domestique, elles sont grossièrement recouvertes de gelatines **colorées**. ? ADJECTIF. **(atmosphère)**

Louis est à son bureau, il partira bientôt de la maison

~~pour rejoindre les terres briochines.~~

Ce spectacle je l'ai vécu intimement le long de ~~mon~~ séjour chambre, ici à fumer des joints dans sa chambre, **en regardant la musique,** **en écoutant les images.** **SON** → 13 (lui)
(de sa collection de vinyles)

Aujourd'hui un public, quoique intime.

Quelqu'un s de nos colocataires, et quelques invités **gravitant**.

Assis en tailleur au fond du lit, j'attends. ~~une~~ **LA LECTURE !** d'une **traire** : un long plan séquence de 19'29"

Focus sur nos membres attentifs, **flou** sur les murs où les ombres s'y projettent.

d'un trait

il y a dans cette pièce,
une tension attentive,
une curiosité amatrice

Etymologiquement : de l'amour.

le bon mot ?

NO! J'écris ~~un~~ fleur bleue ~~à~~ c'est ~~un~~ à cet ami,

~~il~~ j'en parle ~~un~~ nécrologie,

il est ~~un~~ poursuivre sa route en terre amie. **marine**

Léna tient dans les mains son ~~un~~ précieux instrument/outil.

Je la remarque **accroché** **accroupie** gravitant, tant elle sait

être discrète, jusqu'au **clic** déclanchant l'impression **photo/sensible**.

Je choisis son image pour accompagner cet article,

c'est logique. **(pour nous en tout cas)**

À DEVP.

Touchant, humble des fois **ivresse arrogante**, il s'en mord les doigts.

Sur son vieux clavier bon marché, **insensible** à la vélocité.

Son micro repose sur une pile de livre, et son texte en .txt

sur écran bleuté. **Amateur est** : celui qui aime **le dispositif**.

rudimentaire - **première ébauche** d'un projet, **une envie réalisée**.

Lier oration et musicalité.

On l'écoute,

*je radio

RAPPORT DE STAGE EN .TXT/.PDF

Louis, compte-rendu atmosphérique (part.2)

y'a pas de main.

(...)

Les parties lues sont par moment bafouillées,

~~on~~ on l'édoute,

→ gorgée d'eau pour se désaltérer.

Naïve et sincère, protocolaire aussi : (rapport de stage)

Son écriture discursive est quelque fois alambiquée, nous sourions. ^{FUSION} ~~SYNTHÈSE~~ / FORMALITÉ - UTILITAIRE? BRODERIE LOUIS. FLEUR BLEUE

Un peu fleur bleue, distillée un peu amer,

distillée dans des

son talent s'exprime par les cordes, les accords (magiques)

phrases alambiquées

Dans ses chansons je reconnais sa patte bluesy

à mon sens le projet se retourne, se déplace et se joue

de nos attentes : la parole devient interlude,

c'est la musique qui conte/communique

(comme un jeu, commun je)

Des têtes sont plongées dans les bras et se laissent bercer.

Attentif à la nuit qu'il déclame en une ode passionnée à

l'orage amoureux, le refuge incertain. BLABLABLA, À DEMAIN:

ETYMOLOGIEMENT.

désigne UN ESPACE EXPLOITABLE,

RICHE D'UNE MATIÈRE,

À CREUSER, PUISER, EXTRAIRE:

L'ORIGINE DES MOTS

(^{NOTE} ~~AMBIENT~~) à moi-MÊME.

LES LANGUES MORTES

SONT PÉTROLE (NAPHTA)

GLUANT SOMBRE VISQUEUX

ON S'Y PERD, ON L'ENFLAMME / ON S'IMMOLE

ET LE FEU DE LA PAROLE

ALLUMÉE VIVACE CONSOMME

CE COMBUSTIBLE. SE NOURRIT

(MAIS CONSUME)
(ÇA MARCHE OSS)

DIGRESSION

(GRÉSSION!)



Comme

moi

un

9

novembre

Comme moi, vous avez sûrement déjà visité une ville avec des rues montantes et descendantes, des escaliers construits de manière aléatoire, des petits passages sinueux, des grandes places avec de l'herbe qui pousse entre les pavés... Si là, vous prenez à droite sur la rue qui monte, puis encore une fois à droite, descendez les escaliers, continuez tout droit, puis bifurquez à gauche dans la rue où un figuier sort du caniveau, vous passez dans une ruelle étroite et très longue et arrivez enfin sur une toute petite place, avec des pavés tout de travers et un arbuste qui pousse dans la fontaine. À cet endroit précis, vous aurez la joie de n'entendre aucun son urbain. Il y aura peut-être une petite mésange qui chantera sur une des branches hautes, un lézard sur le rebord de la fontaine, pile dans un rayon de soleil. Un gros matou viendra sûrement se frotter à vos jambes, pour ensuite repartir nonchalamment. Une abeille viendra butiner une des marguerites qui perce entre les pavés, ou alors une fleur de liseron qui grimpe sur un mur.

À cet endroit précis, vous trouverez une vieille chaise en bois posée contre le mur. Non loin de là, il y aura les quatre marques des pieds de la chaise sur les pavés. C'est ici qu'il faut la mettre. C'est ici qu'il faut s'asseoir. Et si tout est bien arrivé comme prédit, lorsque vous serez assis, une brise fera onduler les branches frêles de l'arbuste. Le soleil commencera alors à décroître, et, à l'exact endroit où vous êtes, un rayon chaleureux viendra vous caresser le visage. Il y restera aussi longtemps que vous, vous désirez rester.

Lorsque viendra le moment de repartir, le soleil se cachera derrière les murs, et vous réaliserez alors qu'il fait presque nuit, et que vous avez un peu froid. Il faudra alors ranger la chaise, dire au revoir, et repartir sans se retourner. Et, petit à petit, en faisant le chemin en sens inverse, la ruelle étroite et longue disparaîtra, comme la rue où le figuier pousse dans le caniveau, comme les escaliers et la rue qui monte. Et alors, en se retrouvant soudainement dans la rue passante, pleine de monde et de bruits, en retournant dans cette ville agitée et pressée, vous réaliserez que cet instant hors du temps vient de se terminer.

Et ce figuier, qui sort du caniveau, qu'en est-il ?

Qui, mais qui a donc fait pousser ce figuier ici ?

Le Vent, un Oiseau, ou alors un Homme ?

En tout cas, ce n'est pas le Hasard.

Je n'y crois pas, il n'est pas fiable.

Si ce figuier a fini par naître et grandir dans ce petit espace si peu considéré ce n'est sûrement pas le Hasard. Un heureux concours de circonstances peut être... il lui fallait assez d'eau pour éclore, des nutriments pour grandir, de la terre pour s'accrocher, du soleil pour être si vert !

Il n'a pas de chance peut être... il aurait pu pousser dans un grand pré, ou dans une forêt !

Dans un espace grand, large, infini... promis à une croissance dont il serait fier !

Mais ici, ici... il doit être vigilant.

S'il grandit trop, on l'arrachera.

Pas assez, et il mourra !

Vivre sans prendre trop de place... s'imposer sans trop déranger...

Il n'a pas de chance peut-être...

Et si on lui demandait son avis ?

Que cela fait-il, de se retrouver bloqué ici ?

Que cela fait-il, d'être secoué par les voitures qui foncent ?

Que cela fait-il, de savoir sa vie aux mains d'autrui ?

« R i e n »

Ce petit figuier, il est jeune. Il sait qu'il ne vivra pas vieux... enfin qui sait ?

Ce petit figuier, il est fier. Il sait que la ville lui est interdite...

Il n'est pas là où il devrait être.

Il le sait, il l'a vu.

On est surpris de le voir, ce petit figuier.

Mais mine de rien, il fait un peu rêver.

Il sait que sa simple présence est un acte de résistance.

Ici, il dit « Tout est possible ! ».

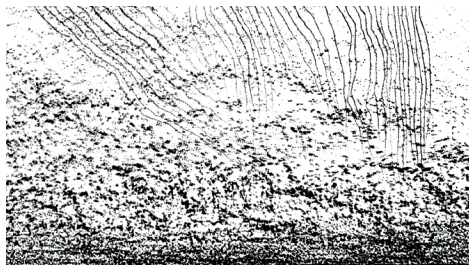
Il dit « Tout peut changer ! ».

Si un grillage est un tissage,
que devient il quand il se délie ?



Si une frontière définie
un territoire,
ce dernier peut-il la

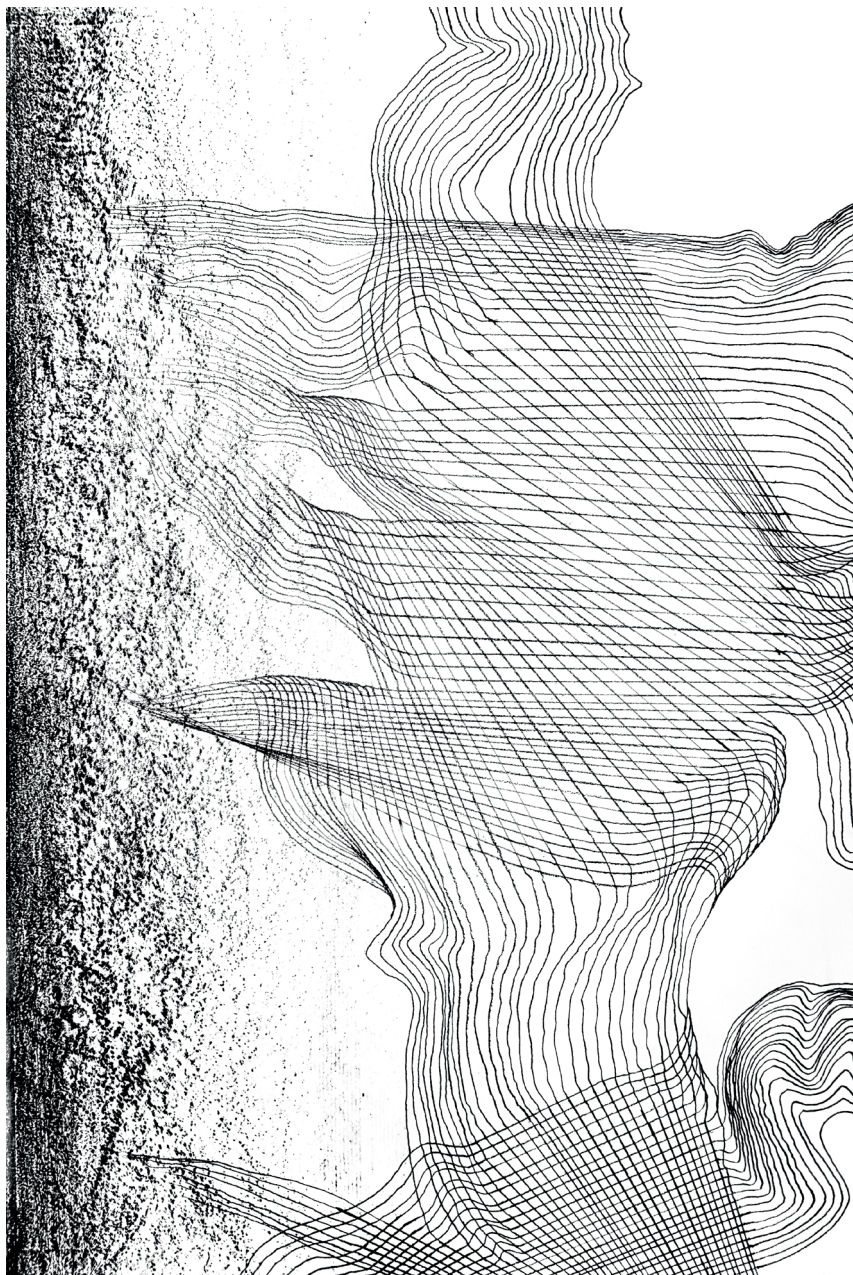
posséder ?



Si une clôture
est ancrée au sol,
qu'arrive t'il si elle s'envole?



elle s'envole?



«JE ME SUIS ABANDONNÉE À LA VISION» VIDEO JOCKING & VIE DES IMAGES

Il y a un espace plongé dans le noir, une grande pièce - haute de plafond si c'est un hangar, ou basse si c'est une cave. C'est peut-être aussi un hall dans un musée, un salon dans une colocation, une rue bien choisie dans une ville grande ou petite. Dans cet espace il y a une surface, c'est un mur ou un écran, un moniteur - parfois c'est aussi un volume, simple ou complexe. Dans cet espace, sur cette surface, des images apparaissent. Elles émergent de l'obscurité. Elles sont projetées, reproduites à partir d'une source (il est presque toujours question d'eau). Les images se meuvent, elles vibrent, bougent, circulent, se répètent, se superposent, s'enchaînent, disparaissent et reviennent. Il y a presque toujours du son.

*On entre dans cet espace et on s'approche, intrigué-es. On suit nos sens pour avancer. Les formes et les couleurs, les basses et les aigus, l'odeur des autres gens, l'épaisseur de la nuit - naturelle ou artificielle ; le goût de la nuit. Notre corps et sa curiosité nous orientent vers ce qui est projeté. Le terme «projection» peut concerner un geste, une pensée ou une image - l'action de jeter en avant. Quelque chose qu'on vient attraper à l'intérieur puis lancer à l'extérieur. On peut admettre qu'en s'établissant comme un extrait de nous offert/imposé au monde, la projection nous devancera quoiqu'il en soit. Elle sera difficile à saisir, avec les mots comme avec les mains. Il reste cependant possible de l'effleurer sans pour autant l'intégrer _ l'éprouver grâce au sensible _
_ flirter avec les flux.*

le vijingue being like



Le VJing, c'est de la performance audiovisuelle - du mix de matière. Il s'agit d'abord une pratique discrète, qui émerge il y a une petite cinquantaine d'années dans l'univers des clubs. Spontanément, des vidéastes - surtout considérés comme des technicien·nes - expérimentent le live en collaboration avec des musicien·nes. À New-York, Merrill Aldighieri est la première vidéaste déclarée à se revendiquer VJ, et à travailler en tant que tel au Hurrah, un night-club punk, new wave et indus. C'est dans la décennie 1980 que l'appellation «video jockey» (calquée sur le «disc jockey») se démocratise, au sein de ce qui deviendra un des berceaux de la culture de masse et de la musique mainstream, MTV. La chaîne de télévision musicale embauche à ses débuts des VJs, dont le travail est de programmer et de présenter des clips musicaux. Ils acquièrent une certaine notoriété au fur et à mesure que le canal gagne en popularité. La profession se distingue ici d'une pratique plus contemporaine du VJing, qui s'exerce dans d'autres cadres institutionnels et médiatiques. De l'underground à la télé, le VJing semble être un outil ou une étiquette de choix pour questionner les médias de masse au sein d'un monde tout bientôt saturé d'images, de bruits et de lumières. Le VJing n'autorise pas une approche naïve aux contenus culturels produits par/dans notre société. C'est une pratique qui implique de se positionner, si ce n'est de se responsabiliser face aux flux vidéo (vidéo = je vois), et à leurs cycles de vie/mort/repeat.

Ce texte n'est pas une référence. Je n'ai pas la prétention de dresser un historique précis et exhaustif de l'histoire de la télévision, de la performance, des médias, du montage, du son et des images. Mon approche ne se veut en rien généraliste ou universaliste, je préfère aborder ce qui m'est familier. Ma manière de travailler le live vidéo s'aligne sur l'intention politique et plastique qui m'anime : celle de porter attention aux récits marginaux et invisibilisés, en privilégiant le processus au produit, et le partagé au particulier. Je m'intéresse aux images, et à comment le VJing les mobilise et les active pour leur faire dire d'autres histoires.

Le VJing peut se pratiquer à travers des dispositifs technologiques plus ou moins compliqués. Une batterie de logiciels complets permettent de traiter la vidéo live - on y retrouve le même outillage de base que proposent les logiciels de montage et de production vidéo, avec cette fois des commandes simplifiées permettant d'agir en direct sur des courts segments audiovisuels, qu'on peut désigner comme des samples -

ou clips. Ces clips sont découpés, convertis et triés en amont. Le mix s'effectue ensuite de manière expérimentale, à tâtons, en jouant et rejouant les clips pour comprendre ce qu'ils ont à nous raconter.

La performance vidéo met en jeu une foule de procédés plastiques empruntés aux pratiques cinématographiques et vidéo traditionnelles. Ces procédés prennent ici leur sens au sein d'une pratique artistique plus large - qui sera ici la mienne. J'ai fait le choix de sélectionner trois procédés, puis d'en tirer des fils pour tenter d'explicitier quels potentiels narratifs ils peuvent ouvrir. ces procédés ne sont ni exclusifs ni excluants, ils existent au sein d'un réseau, un entremêlement/enchevêtrement de pratiques. Je les pointe au milieu des autres car ils me paraissent pertinents et accessibles, ainsi qu'en lien étroit avec la question du sensible (relation par les sens).

1 ➤ L'ARCHIVE ◀ 1

«COLLECTION DE PIÈCES, DE DOCUMENTS, DE TITRES»

La pratique du VJing est une pratique de l'assemblage, du montage, du collage - du mix. Elle repose sur une collection définie de samples (un deck) à partir de laquelle la·e performeur·euse va travailler. Selon moi, cette phase fait partie intégrante du processus créatif. Elle nécessite une attention et une intention active de la part du vj. Il s'agit d'ailleurs de l'une de mes étapes favorites, à l'occasion de laquelle je vais m'immerger dans des flux de contenu audiovisuel pour sélectionner des images qui me parlent afin de les intégrer à ma collection. Dès lors, je vais commencer à les projeter dans d'autres assemblages, dans des usages nouveaux. L'image, porteuse de son propos au sein de son contexte de base, va devenir multi-spécifique en s'associant avec d'autres samples, issues de sources variées.

Certain·es artistes ne travaillent qu'avec leurs propres images; tournées, animées, ou conçues à l'aide de logiciels. Même si j'en fabrique parfois, je suis de ceux qui préfèrent arpenter, prospecter, voyager dans ce qui existe déjà.

La matière, c'est de l'humus - une fondation fertile, la terre, la terre mélangée à l'eau, la tourbe fossile, mais aussi les images, les sons, les mots, la grande archive du monde. Il y a une foule d'anciennes histoires à réinvestir et réincarner pour en raconter de nouvelles. Entre alors en jeu un travail de tissage et de composition : en pratiquant le VJing je compos(t)e des récits de relations nouvelles. Il n'y a rien de pur, de virginal dans la matière, ça grouille de vie là-dedans. Je me positionne contre l'obsolescence programmée des images, et milite pour leur piratage curieux et joyeux.

La plupart du temps, dans le respect de mon éthique, je pars à la recherche de contenu open source, libre de droit. Mais il devient vite impossible de mettre en mouvement les produits audiovisuels ou textuels d'autrui sans corrompre certaines législations les protégeant. Dans ce cas, je me mens un petit peu, je fais semblant de ne pas comprendre, je me dis une nouvelle fois que je n'en tire aucun profit, que je ne prétend pas «penser à la place de». Je n'oublie pas que je ne suis pas plus pure ni irréfutable que les archives dans lesquelles je puise les images. J'apprécie m'abstraire de la morale pour poser de nouvelles questions, dans un nouveau cadre. Le mix audiovisuel, tout comme les bonnes histoires, se nourrit de cet interstice entre les valeurs précédées - entre autres, la vérité et le mensonge, ou bien le réel et le fictif. Le VJing n'est pas une pratique de l'absolu, ni de la fixité.

J'aime remettre les archives en mouvement, réactiver des pratiques et des histoires mises au rebut. Il est alors question de ce que l'on va recueillir, observer, découper, organiser, puis remettre dans le grand bain de la matière.

Puis de cette nouvelle matière qu'on va ramasser, humidifier, décomposer dans le compost, puis la recueillir à nouveau, et répéter le processus. Ma collection audiovisuelle - mes archives d'archives - me suit depuis des années. Je la fais grandir en la nourrissant régulièrement, comme un levain, et m'autorise à réutiliser les images autant de fois que je le souhaite au fil des années et des performances, pour les éprouver dans d'autres relations/narrations.

WE ARE ANTI EX-NIHILO
RIEN N'EXISTE À PARTIR DE RIEN
POUR LA SOUPE IL TE FAUT LES LÉGUMES
POUR LES LÉGUMES LE JARDIN
POUR LE JARDIN LE SOLEIL, LES SAISONS ET TES MAINS

«Démarche ou discussion intellectuelle ou morale décrivant une courbe revenant à son point de départ»

Le VJing me permet de questionner la linéarité du temps, et les conventions narratives qu'elle induit. Sans le révolutionner, l'activation live des segments audiovisuels invite à jouer avec les codes temporels traditionnels. Lorsque je travaille avec un clip, je décide quand il commence et quand il s'arrête – le temps devient une matière que j'ai la possibilité de manipuler. Comme souvent au sein des performances audiovisuelles, je fais en sorte que mes clips se répètent: il suffit de cliquer sur un bouton pour faire tourner la vidéo en boucle (loop) – c'est la configuration initiale du lecteur vidéo intégré au logiciel que j'utilise (Resolume Arena).

La vidéo défile, puis la première image s'enchaîne à la dernière, une autre fois, puis encore une autre fois, perturbant la temporalité d'origine de la matière. Les images s'enchaînent en rythme : début/fin/repeat, vie/mort/repeat. On pense au serpent qui se mord la queue, aux cercles vicieux/vertueux. Sans être un mantra ni une litanie, la diffusion de loops est une invitation à se familiariser avec les images, à les regarder autrement. une nouvelle temporalité active un nouveau regard et une autre manière de voir (videmus = nous voyons). La répétition permet d'accueillir les images hors du flux - ou plutôt au sein d'un flux différent ; de les visibiliser pour comprendre leurs histoires, et leur permettre d'en raconter d'autres. Il faut porter une attention particulière aux images.

Lorsque je pratique le VJing, j'ai l'impression de regarder la mer. Les images vont et viennent comme des vagues – il est presque toujours question d'eau. Le cycle que dessine boucle après boucle, la répétition des images se superposer à des cycles primitifs, comme celui des saisons ou de l'hydrologie. J'assimile la vidéo et l'image en mouvement à des passeuses d'intelligence liquide, de mémoire aquatique. L'utilisation de samples vidéo représentant l'eau me vient comme une évidence sensible, en lien avec la notion de flux (l'écoulement d'un liquide organique), de fluidité, d'indéfini – de littéralement vague – qui me sont chères.

Jeff Wall évoque l'intelligence liquide en la situant au sein de sa pratique : la photographie. Il l'identifie comme un lien archaïque qui nous permet de revenir à l'essence des choses, à leur matière concrète et profonde.

Le photographe explique dans *Photographie et intelligence liquide* (1989) que l'eau porte la mémoire et la trace de processus de production très anciens (lavage, blanchissage, dissolution). Il différencie deux types de pratiques photo : la première est une pratique moderne, calculable, balistique et projectile (de la projection), associée aux potentiels technologiques de la prise de vue. La seconde s'ancre dans un rapport au temps qui fait état d'une immersion dans l'incalculable.

Le VJing, dans son aspect cyclique, propose une immersion dans cet incalculable sensible. S'il y a bien longtemps que les technologies digitales ont remplacé la photographie et le cinéma argentique, le liquide demeure présent dans les médiums numériques de manière fantomatique. L'eau est toujours utilisée dans la production de l'électricité qui alimente nos machines, et on parle encore de sources vidéo, d'ondes transportant des informations, de flux captés dans des canaux. Aujourd'hui, on se confronte plus que jamais à la fluidité d'une matière qu'on ne peut attraper.

3 ➤ L'OPACITÉ ◀ 3

«Caractère de ce qui est difficilement compréhensible, de ce qui est impénétrable ou obscur»

Le logiciel que j'utilise, à l'instar d'autres programmes, fonctionne grâce à une grille, dans laquelle la-e performeur-euse va disposer ses clips. Cette grille compose un ensemble, que l'on appelle composition. La composition se divise en couches (layers) et en colonnes, que remplissent les samples. On peut donc agir sur ces derniers de manière spécifique, ou les manipuler par groupe en fonction de leur agencement au sein de la composition. L'intérêt du VJing, dans une intention de mix-multimédia, est de pouvoir activer simultanément plusieurs clips et de les assembler grâce à des procédés de montage, par juxtaposition ou superposition. C'est le procédé de superposition qui m'absorba dès mes premiers pas dans la pratique du live.

Ce procédé se base sur un principe de révélation simple : les clips situés sur les layers supérieurs recouvrent ceux situés sur les layers inférieurs lorsque le curseur déterminant leur opacité correspond à une supposée valeur maximum (100%). À 0%, l'image du dessus disparaît totalement.

Quant aux valeurs intermédiaires, elles permettent aux images de se mélanger par la superposition, comme à travers des calques.

De multiples modes de fusion ouvrent alors des possibilités visuelles quasi infinies. Bien que simple, le principe de superposition fait directement appel au dialogue (au multilogue?) entre les samples, déclenchant une rencontre, un échange et un enrichissement de leurs lectures. À partir d'ici, on peut commencer à raconter.

Les histoires que j'ai envie de raconter naissent d'associations spontanées et curieuses, de relations expérimentales que le VJing met en exergue à travers un langage sensible - des formes, des couleurs et du mouvement. La fiction qui en découle se superpose à la réalité, évoluant dans un entre-deux poreux. L'action de dissimuler, ou plutôt de révéler ensuite (de porter à la connaissance quelque chose de caché) est un geste qui s'inscrit dans un processus de recherche perpétuelle, de chasse aux fantômes - dans un but de prospection et non de prédation. Ces fantômes sont des histoires oubliées, des présences ténues et insaisissables qui teintent pourtant leur milieu. on les remarque en exerçant notre attention. C'est l'invisible que l'on révèle par le dévoilement, et sa relation au visible que l'on met en évidence par la superposition.

On parle de mystères ; de pratiques performatives et narratives cachées, qui prennent sens et ampleur dans l'obscurité (l'opacité). Parler d'apparitions me semble pertinent, que ce soit vis-à-vis des fantômes ou des images. La vision peut devenir parapsychologique. Le mysticisme revendiqué ici est un mysticisme sensoriel. Au contact des formes audiovisuelles performées, nous sommes amené·es à nous laisser guider par nos sens - là où dans une définition plus générale du mysticisme, c'est l'intuition qui prévaut sur la raison, qu'on lui oppose par ailleurs. c'est ce qui me plaît au sein du VJing, l'immersion sensorielle.

Je m'abandonne à la perception, à sa fluidité et son instabilité - car percevoir, ça n'est pas tout à fait voir, mais surtout ressentir. Ressentir à plusieurs, car si l'on performe c'est le plus souvent devant un public - ou plutôt, modestement, un groupe de gens. Les principes d'archive, de boucles et de superposition ont pour spécificité commune de s'inscrire dans une multiplicité d'identités et d'intentions. De la projection à la réception/de la source au fleuve, le VJing est une pratique intrinsèquement plurielle et polyphonique. La performance audiovisuelle devient une zone incertaine de rencontres et de relations plastiques et politiques, un territoire où les récits se racontent à plusieurs voix, mains, corps - solides/liquides - et où les fantômes ont leur mot à dire.

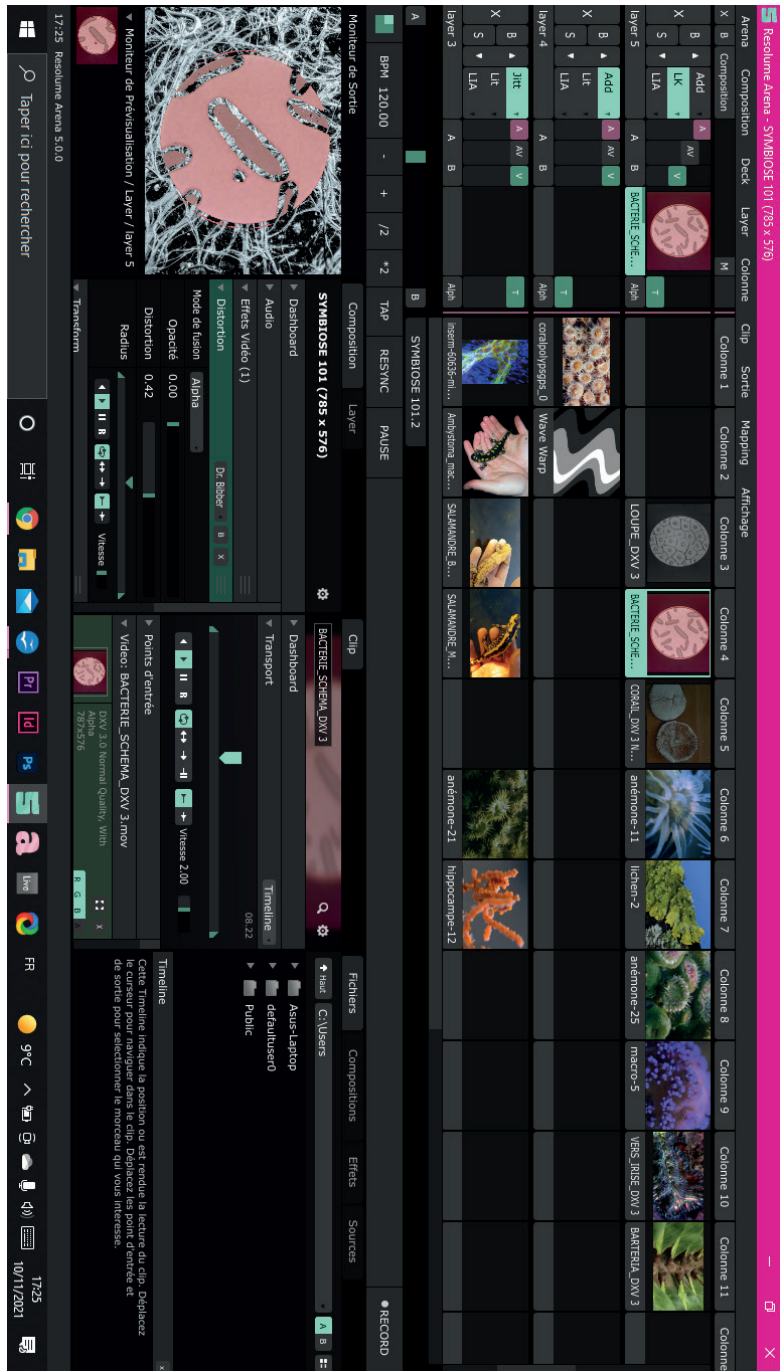
Je m'évertue à aller à l'encontre d'une culture de la fixité il s'agit ici
d'une multiplicité d'états,
comme un modelage perpétuel

un montage perpétuel

du live

/la vie

/alivea



TÉMOIGNAGE:

URGENCE:

En mai dernier, après deux ans de pandémie, après quelques mois de turpitude, à quelques semaines des diplômes, quelques camarades de l'école d'art de Metz avec qui j'avais déjà gueulé, dans la rue pendant la réforme des retraites, ici, dans cette petite école d'art contre le renvoi de Seb, contre les actes de Charles, contre les choix de la direction; avec qui nous avons chanté «les bourgeois» ou «Cayenne» et que j'avais peut-être déjà fait chier avec 13block ... Quelques camarades me font signe et m'apprennent que les étudiants des écoles d'art de Bourges et de Montpellier, notamment, accompagnent les occupations de théâtres et d'opéras qui fleurissent post-confinement.

Depuis longtemps, nous n'avions plus organisé d'assemblées générales, nous avons un peu abandonné l'idée de politiser les étudiants, nous ne militons plus tellement à l'école. Ces militants nous ont réveillé: après deux ans de pandémie, après quelques mois de turpitude, à quelques semaines des diplômes... Bientôt trop tard. Dans deux jours, allons dans la galerie des beaux-arts pour l'occuper, pour y vivre, pour l'ouvrir en urgence.

Urgence, car les échéances arrivent en courant, que le malaise est déjà bien installé, car on sait qu'il n'y aura pas de prochaine rentrée pour nous, pas pour moi en tout cas. Si ce n'est pas maintenant, ce sera jamais, comme toujours. Urgence est mère de spontanéité, et la spontanéité nous donne de la force. Elle nous évite de trop considérer les murs qu'on va sûrement se prendre, mais elle empêche aussi de réfléchir aux possibilités d'éviter les murs qu'on se prendra sûrement.



Nous voilà parti, sac de couchage sous le bras, slip de rechange dans la poche, après trois réunions discord et une AG où l'on invite des étudiants de promo plus récentes à rejoindre le délire. Nous voilà dans la galerie, rapidement décorée de pancartes pour l'occasion. Il est 18heure, l'heure de fermeture de l'école, nous y voilà.

REGROUPEMENT:

On a choisi de porter le nom par lequel nous désignait celui qui était plus qu'un intervenant et qui a subi de plein fouet la coalition de ses supérieurs bourgeois. On était fier d'être "les gredins", comme je suis fier maintenant d'être traité de "ptit con" ou de "terroriste" par ceux qui trouvaient ce nom ridicule, qui pensent que c'est ridicule de revenir sur ses vieilles histoires d'avant le confinement, d'avant la rentrée dernière, sur ces vieilles histoires de la veille.

La vie dans la galerie va s'organiser en deux moments, le jour et la nuit.

Le jour on invite les autres à nous rejoindre, et on occupe la place. On est plusieurs à discuter, à échanger, à bosser, à manger ensemble. Certains prennent l'habitude de venir et passer du temps en groupe. Le jour, on est un bon nombre indéterminé, à être déterminé pour qu'il y ait toujours vingt, trente, quarante personnes ici.

La galerie est devenue un lieu: pour les élèves qui n'étaient plus invités à y travailler, pour des étudiants qui ont saisi cette opportunité pour préparer leurs diplômes, pour tenir une réunion pour un séminaire qui a lieu à l'école, pour faire et capter une performance, pour projeter des films, pour faire un karaoké, pour des profs contents de boire un café et fumer une clope, pour des étudiants de la fac qui n'ont jamais

rencontrés leurs classes, mais aussi pour des groupes militants messins, qu'on a vu tenir des AG après des manifs, pour le CIP qui a été très présent et qui a bien fait d'investir cet endroit pour s'organiser, pour Corinne Masiero, en tournage à Metz, qui est venue nous voir et qui nous a pas mal impressionnée. La galerie n'est plus, pour un temps, un désert.

La nuit, on se retrouve les dix ou quinze, à faire le point sur les événements de la journée, à organiser le lendemain, à imaginer la suite. On se dit ce qu'on peut, on s'épuise encore, on se soude en plus. On s'entraîne à se confronter, on précise nos affects, jusqu'à ce qu'il faille passer à autre chose. Alors on se repose un peu, et ce faisant on se soutient. On mange ensemble, on dort ensemble, on rit ensemble.

Peut-être qu'en dix jours autant de monde serait venu à l'école qu'il en vient pour les portes ouvertes? Peut-être. Mais ils n'étaient pas invités officiellement, ils n'étaient pas prestigieux, ils n'avaient rien à faire là, ils avaient un chien, ils buvaient des bières... Leur monde était mieux derrière la vitrine, en photo, dans des projets suivis. Ils n'avaient pas à faire irruption, en gueulant, sans se tenir. Ils leur ont peut-être fait un peu peur? Peut-être. Peut-être qu'un discours éparpillé sur des pancartes ne vaut pas, pour eux, un discours sur un cartel. Peut-être qu'un texte de revendications écrit à 20 mains ne vaut pas, pour eux, un workshop. Peut-être que les chants en chœur de la chorale révolutionnaire venue nous soutenir ne valent pas le piano à queue de l'école, qui peine à être ouvert tous les 3 mois. Peut-être que la grosse soupe ne vaut pas les petits fours, que la bière ne vaut pas le champagne. Peut-être pour eux, pas pour nous.

Nous, on a fait. Moi, qui ne travaillais pas beaucoup, j'ai fait avec d'autres ce qu'ils ne feront jamais avec personne: on a fait groupe, on a fait corps, on a lutté.

CONFRONTATION:

Car c'est bien de lutte dont il s'agit, quand on demande d'explicitier et de revenir sur les histoires de harcèlement qui ont eu lieu dans l'école, c'est bien une lutte contre la dissimulation. Quand on réclame l'obtention d'une année blanche pour ceux qui la demandent, c'est bien une lutte contre les conséquences d'une scolarité amputée par le Covid. Quand on ouvre les portes de la galerie, qu'on y organise des lieux pour travailler, qu'on y fait des réunions, qu'on demande l'accès aux ateliers, quand on revendique l'accès à l'école pour les étudiants étrangers, ou la réduction des frais d'inscriptions, c'est une lutte pour la scolarité. Quand on organise des AG où toute l'école est invitée, équipe pédagogique, secrétariat et direction comprise, quand ont lieu des réunions ou des ateliers en non-mixité, c'est bien une lutte pour la prise de parole. Quand on aborde la question de la hiérarchie, celle de la précarité, quand on exprime des angoisses concernant nos futurs, quand on constate et méprise l'endogamie du milieu de l'art, c'est une lutte politique. Cette occupation n'a pas été considérée comme telle.

D'abord on nous a considéré comme des gamins qui font une connerie. Le premier soir, à 18 heure, on nous a sommé d'être raisonnable, «c'est une blague?» , on a voulu nous intimider. À 19 heure, on nous a confronté à la police, qui passera régulièrement en camionnette devant la vitrine par la suite. Puis, la direction nous a eu au téléphone, a beaucoup parlé, peu écouté, sûrement rien compris, inquiétée pour l'image de l'école.

Ensuite, d'autres élèves et quelques profs sont venus nous voir, certains sont revenus vite nous voir, d'autres n'ont visiblement pas compris ce qu'il se passait, ce qu'est une occupation, pourquoi on faisait ça, pourquoi on faisait chier,



pourquoi on se faisait chier. Ma déception est de ne pas avoir pu leur faire comprendre. Les groupes militants sont venus, partagés entre enthousiasme, intérêts, envie d'aider, mais, aussi, paternalisme et méfiance envers nos positions de petits-bourgeois-d'école-d'art. Certains sont revenus, quelques-uns souvent et nous ont soutenus immensément, d'autres sont repassés comme ça pour voir, amicalement, et bien-sûr il y en a qu'on n'a pas revu.

Le mardi, après 4 nuits passées dans la galerie, après que l'école a décidé de condamner la porte qui fait lien avec la galerie, comme un rejet de greffe, comme une mutilation, une partie de l'équipe pédagogique, scolaire, et la direction sont venues en galerie alors qu'une AG finissait. On les attendait, on a tenu nos positions, on a réussi à empêcher les discours unilatéraux et les monologues, à faire respecter l'ordre des prises de parole. Ils ont réussi à faire croire à notre inflexibilité, à l'impossibilité de travailler et passer les diplômes dans cette galerie occupée, ils ont réussi à nier nos efforts et notre volonté qui disaient l'inverse. On a échoué à se faire comprendre. On a vu à quel point le dialogue, qu'on espérait, était impossible, comment notre critique structurelle était à leurs yeux une insulte personnelle. Et on a dû constater que les autres étudiants, que l'on voulait réveiller, que l'école que l'on voulait ouvrir ne voulait pas de ces idées, trop inquiète de/dans son petit monde à soi.

Il y a eu d'autres réunions ensuite, d'autres tentatives, des prises à parti, des clashes, des discussions plus posées, mais rien n'a jamais abouti à autre chose. Faute de capacités à s'organiser, d'énergie ou de courage, faute de radicalité et face à la perception tronquée faites de nos actes, face à l'incompréhension, face aux échéances des diplômes, on n'a pas tenu, on a quitté la galerie.

FIN:

Pour autant qu'on ait fait groupe, qu'on ait été soudés, nous n'avons pas été toujours d'accord sur tout, au sein des gens qui passaient nuits et jours dans la galerie. Nous avions chacun nos positions, nos idées, nos priorités, nos affects. Et ces divergences ont autant permis l'occupation qu'elles l'ont faite s'essouffler. La radicalité et la spontanéité de certains ont clairement été l'impulsion et la force du mouvement, mais aussi une cause de l'hostilité d'une partie des étudiants. L'empathie d'autres a permis un échange concret avec nos camarades dubitatifs et inquiets, mais a aussi été le signe de la fin, car dans ces temps de rétractation on commençait déjà à abandonner la galerie. Nous avons tenté durant toute la durée de l'occupation de se mettre d'accord, mais l'empressement dû à la nécessité de répondre rapidement aux injonctions de la direction et l'épuisement que provoque la gestion du lieu et la vie en commun ne pouvait le permettre. Je ne crois pas que ces divergences soient indépassables, au contraire, il aurait fallu les concilier mais, pour les concilier, il fallait être plus, pour pouvoir se répartir les différentes actions possibles, les actions politiques et revendicatrices et les ateliers artistiques et culturels, il fallait être plus. Mais nous n'avons pas pu être plus, car cette école peine aujourd'hui à donner les 150 places qu'elle offre. 150 élèves qui restent trois ou cinq ans, disons six ou sept si on redouble et qu'on ne comprend pas vite qu'il vaut mieux se tailler. 150 élèves, une vingtaine de profs, encore une dizaine de personnes dans les bureaux, disons deux cents personnes à tout casser dans une école. À 200, ça se prend vite pour une grande famille. On règle les problèmes en interne, en les foutant sous le tapis ou en bruits de couloir, on ne règle pas grand-chose.

Et quand il faut faire la critique de quelconque fonctionnement, c'est-à-dire une critique structurelle, la réponse sera personnelle ou relative au temps long de l'école, pas aux quelques courtes années passées ici par toi, étudiant.

Les gredins ont organisé un beau moment, celui de la «grosse soupe», ouverte à tous, gratuite, préparée et bue ensemble sous les fenêtres de l'école. Les gens et les étudiants sont venus malgré la pluie, ont chanté avec la chorale, ont écouté le petit discours que nous avons lu. Pas loin de la directrice, et d'une équipe de sécurité engagée pour l'occasion mais qui restera un peu plus maintenant qu'elle a été engagée. Pendant ce beau moment, certains d'entre nous, représentants des étudiants, se sont fait pousser à bout dans une réunion pédagogique, sont ressortis en pleurs, ont donné une date de départ. Nous étions mercredi, nous partirons samedi... Drôle de sentiment quand je l'ai appris, j'ai concédé directement, ce qui n'a pas du tout été le cas de tout notre groupe.

Entre temps, on s'est engueulé avec notre voisin le concierge parce qu'on fêtait la fin, on a offert le café aux gars de la sécu qui passaient la journée dans leurs bagnoles, on a écrit un communiqué officiel, l'une d'entre nous a écrit une très belle lettre, plus personnelle, les trois courageux ont préparé leur diplôme dans la galerie jusqu'à lundi. La directrice a aussi envoyé un mail destiné à toute l'école, qui démontre largement sa compréhension, tout ce qu'elle a merveilleusement fait pour l'école, son amabilité, qui démontre la bassesse des gredins saboteurs insultants, parasites irritants, terroristes immatures, moqueurs, menaçants. Bon, on n'arrête pas l'humour. Les personnes encore à l'école évalueront la pertinence du séminaire demi-obligatoire de communication non-violente qui aura eu lieu en octobre. Drôle de sentiment quand je suis parti, sentiment de satisfaction épuisée ou de défaite heureuse.



EPILOGUE HEUREUSE :

Le jour où on a su que samedi on partirait, j'ai annoncé que je ne passerai pas mon diplôme. Sur le coup j'étais pas fier, assez atteint, je ne voulais plus me confronter à la petite institution, je n'avais plus rien à lui prouver, je me fous de ses commentaires et de ses appréciations. A mon tour et à mon échelle, je l'illégitime. Je suis retourné à l'école quelquefois pour aider les copains qui eux faisaient cet effort, j'étais là quand les camarades ont obtenu leurs résultats. Je suis sincèrement content pour eux.

Que reste-t-il de cette occupation ? Un moment qui n'était pas vain, je crois l'avoir montré, qui avait ses limites, aussi. Mais l'occupation a-t-elle laissé autre chose qu'un souvenir, et comme un sentiment d'irrésignation chez les étudiants de cette école ? sentiment dont aucun d'entre nous n'oserait se croire l'initiateur, jamais on nous a attendu pour gueuler ici ou là. Que reste-t-il de l'occupation ? Ce n'est peut-être pas à moi d'en faire le bilan, pas tout seul, pas un bilan général.

Que reste-t-il de l'occupation pour moi ? Une fierté mal placée lorsqu'il arrive qu'on en parle, assurément. Une expérience militante qui m'a appris, qui m'a montré ce que je suis prêt à faire ou pas, dont j'ai tiré des leçons, bien-sûr. Des engueulades familiales, qui se sont apaisées, je vous rassure. Des rencontres, je crois en avoir parlé, des personnes que je recroise, avec qui on se sourit, avec qui la glace est déjà brisée. Des regards un peu noirs qui m'emplissent d'une satisfaction toute particulière : quel plaisir...

Surtout, sans l'avoir remarqué, l'air de rien, on a été les "gredins". Les gredins étaient jusqu'alors des connaissances, des potes, des camarades, des amis d'amis. Que reste-t-il de l'occupation pour moi ? Sûrement eux, qui sont devenus, je crois, des amis tout courts. Pas que tout désaccord ait disparu, pas qu'ils en aient remplacé d'autres, pas que l'on s'écrive ou se voit quotidiennement, pas que je compte sur eux plus que sur moi-même, sortons de ces marécages idylliques. Nous avons vécu ensemble intensément : nous avons eu assez d'affects, de sensations et d'émotions communes, nous avons trop eu à nous soutenir, pour être dans des rapports habituels. Que reste-t'il de l'occupation pour moi ? Des relations particulières dont je n'attends pas plus, dont je n'attends pas qu'elles durent mille ans, ni qu'elle s'éprouve dans la lutte, ni qu'elles se transforment. Peut-être que ça arrivera quand même et ce serait très bien, mais je n'attends pas plus. Des relations particulières qui existent c'est déjà bien, une occupation de 10 jours aussi, un week-end à Frohmuhl aussi.

Ce texte est évidemment dédié aux gredins et affiliés.

Tasse de poèmes



1. Découpez les différents éléments.
 2. Faire deux entailles de la longueur de l'anse sur la tasse choisie.
 3. Faire une série de coupures sur le pourtour du rond de café correspondant.
 4. Selon ce que vous voulez ajouter à votre tasse de poème, entaillez le milieu de votre rond de café de manière à obtenir une fente ou des fentes dans lesquelles vous pourrez glisser la touillette, le biscuit, la chantilly...
- Si vous voulez utiliser la chantilly :
- découpez entre chaque phrase en vous arrêtant à 1,5 cm du bord gauche ;
 - passez chaque bandelette sur le fil de vos ciseaux de manière à les faire boucler ;
 - regroupez les bandelettes en bouquet.
5. Scotchez la tasse de manière à former un cylindre.
 6. Glissez l'anse dans les fentes précédemment faites.
 7. Repliez la partie blanche de votre rond de café.
 8. Imprégnez de colle l'intérieur du haut de la tasse et placez-y votre rond de café. (C'est la partie la plus délicate.)
 9. Agrémentez votre tasse à votre convenance en insérant le biscuit, la touillette, la chantilly dans les fentes réalisées préalablement ou en déposant le rond de crème.
 10. Votre tasse de poème est prête.

Petite tasse

Court. Efficace. Sans chi-chi. Sans bla-bla. A bu la tasse. A tousoté. A fait la grimace. Sans chi-chi. Sans blabla. A levé le coude. A bu d'un trait. La coupe jusqu'à la lie. Le calice jusqu'au pied. Court. Efficace. D'une rasade, a tout rasé. Le dé, d'un coup : Gloup ! En vitesse. En extrême vitesse. A très grande vitesse. Plus vite que le vent. Plus vite que le son. Sans chi-chi. Tchak ! Sans blabla. Iiiiiooon ! Court. Efficace. Condensé. Sans concession. Debout. Bien campé. Coude levé. Et... Gloup !

Grande tasse

Long comme un jour sans pain, long comme une éternité, long comme la route 66, long comme le fleuve jaune, long comme un opéra de Wagner, long comme la poursuite d'un rêve, long comme la fin de l'enfance. Et quand, ayant touché le fond, creusé jusqu'au fin fond, atteint le fin du fin, le fond du fond du récipient, levant la tête, on voit la lumière, d'une embrasure de verre, de tasse, de bol, de bouteille, de mug, de saladier, de bocal, de tube à essai, de... Et on en a marre, on se marre, on patauge dans la mare, dans le marc et on se dit, et on espère et finalement, le liquide arrive, cascade, ruisselle, afflue. On remonte, on s'élève, dans ce flux, dans ce flot, vers le goulot, l'embrasure, la commissure, le bord, l'extrême limite. On surnage, on flotte, on vole, on flambe, et on re-bascule. Tel le vent, un souffle, un fleuve, passer, transmettre, boucler, couler, s'en aller, revenir, dans une ellipse ronde comme la Lune, tournoyant comme le Soleil, longue comme un jour sans pain, comme l'éternité, comme une autoroute, comme une symphonie, comme un café froid sans sucre.

Anse grande tasse

Multilogue - octobre 2021

Anse petite tasse

Multilogue -
octobre 2021

Touillette

Touille ! Touille ! Touille !

Chantilly



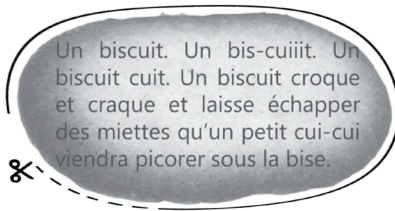
Crème fouettée scintille, champouine, mousse sans fin, en volutes doucereuses.

Crème fouettée scintille, champouine, s'étire et pousse en boucles serpentine.

Crème fouettée scintille, champouine et crisse et bouillonne froidement en tournant.

Crème fouettée scintille, champouine, toute lisse puis plisse moutonnante.

Biscuit



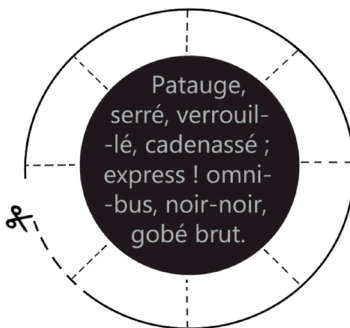
Un biscuit. Un bis-cuiit. Un biscuit cuit. Un biscuit croque et craque et laisse échapper des miettes qu'un petit cui-cui viendra picorer sous la bise.

Crème



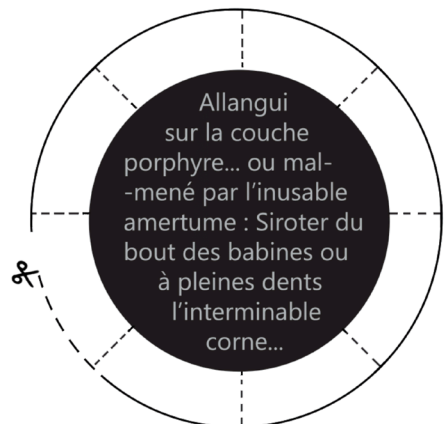
Ivoire, buée. Laitousement cumulonimbus-esque. Juste un nuage : blanc comme neige au Soleil.

Petit rond de café

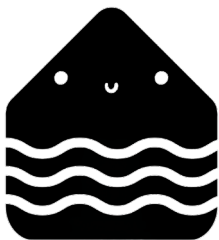


Patauge, serré, verrouillé, cadenassé ; express ! omnibus, noir-noir, gobé brut.

Grand rond de café



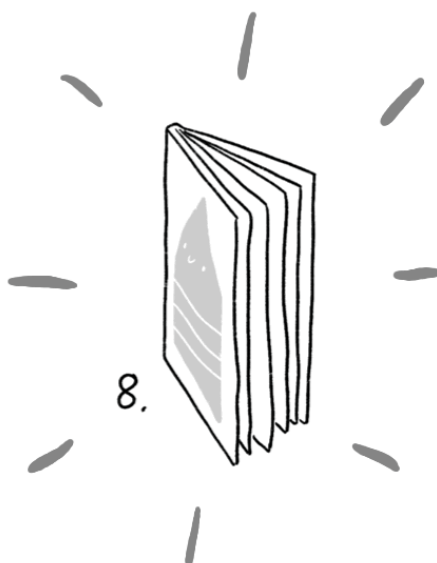
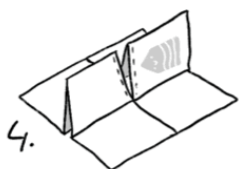
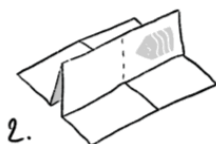
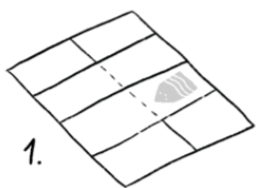
Allangui sur la couche porphyre... ou mal-mené par l'inusable amertume : Siroter du bout des babines ou à pleines dents l'interminable corne...

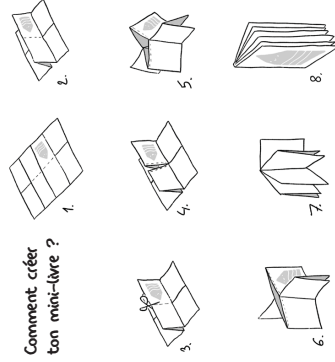
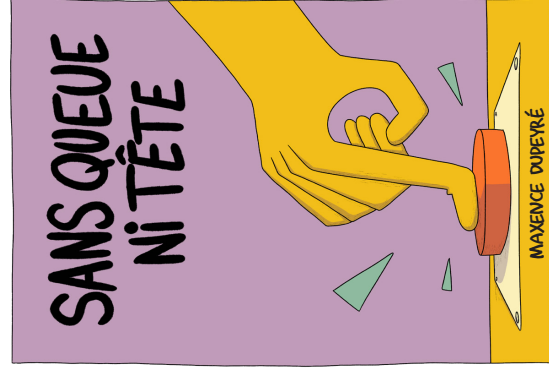
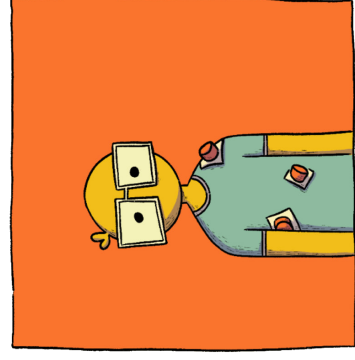
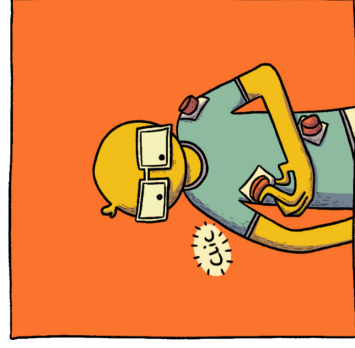
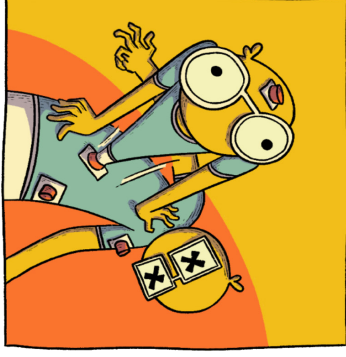
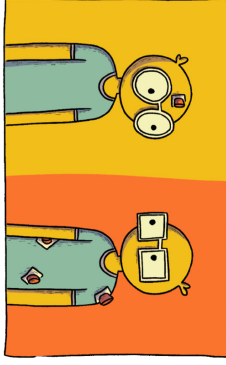
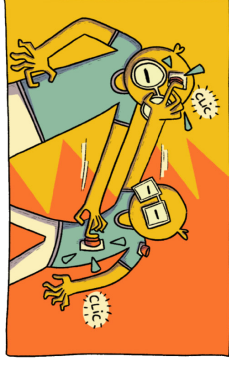
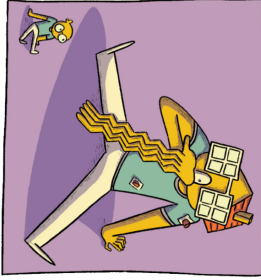
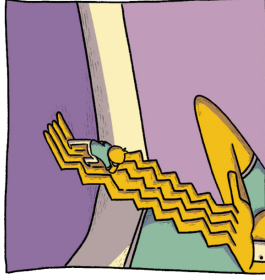
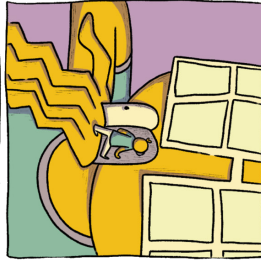


Maison Mer est une mini-maison d'éditions qui vise à ce que chacun de ses projets soient accessibles au plus grand nombre grâce à des éditions gratuites et imprimables chez soi.

Bonnes lectures.

Comment créer ton mini-livre?

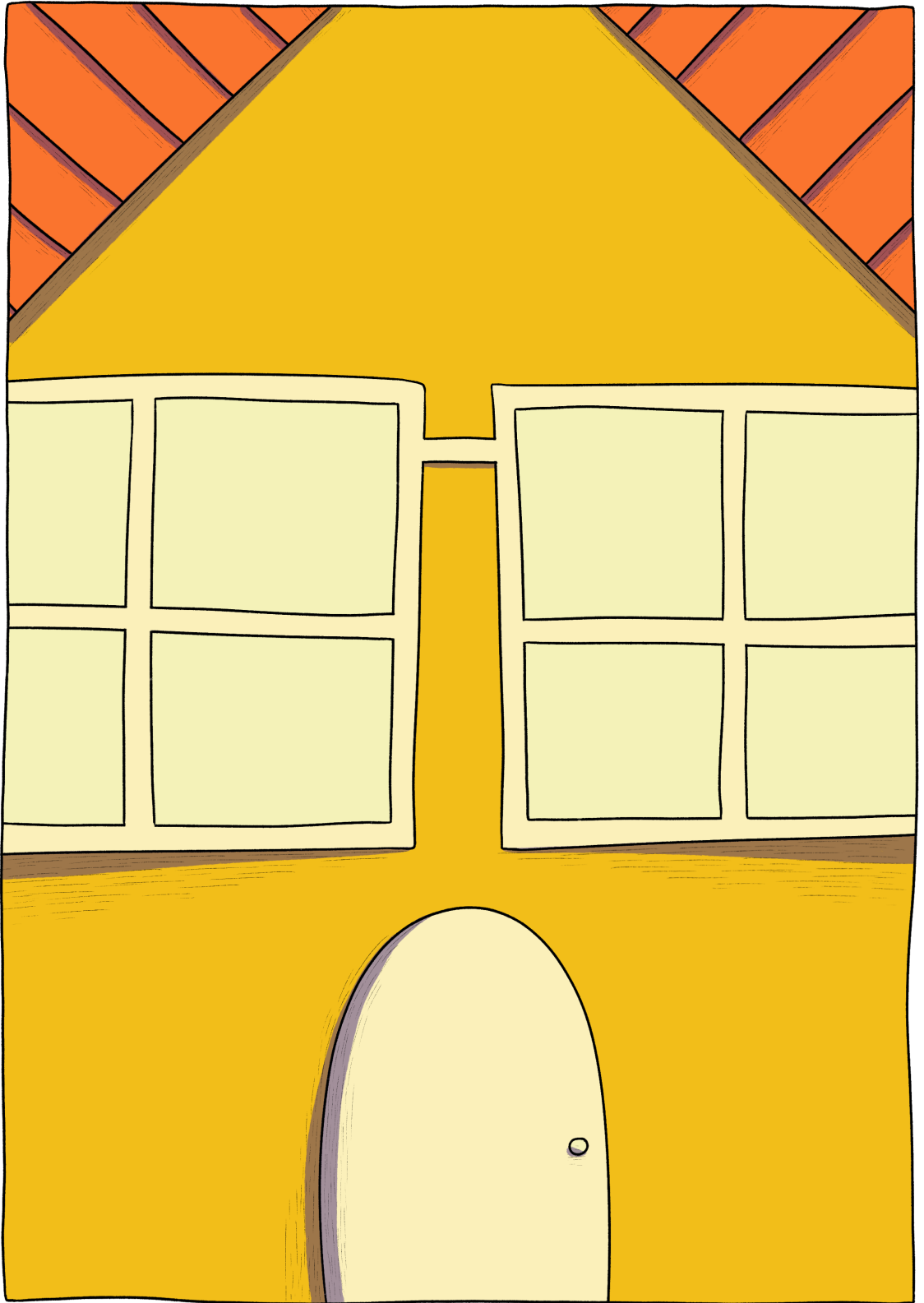


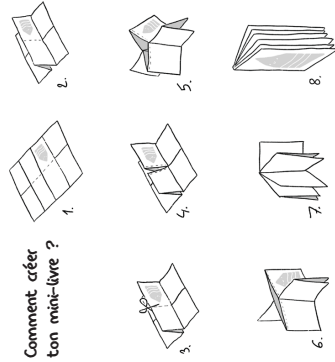
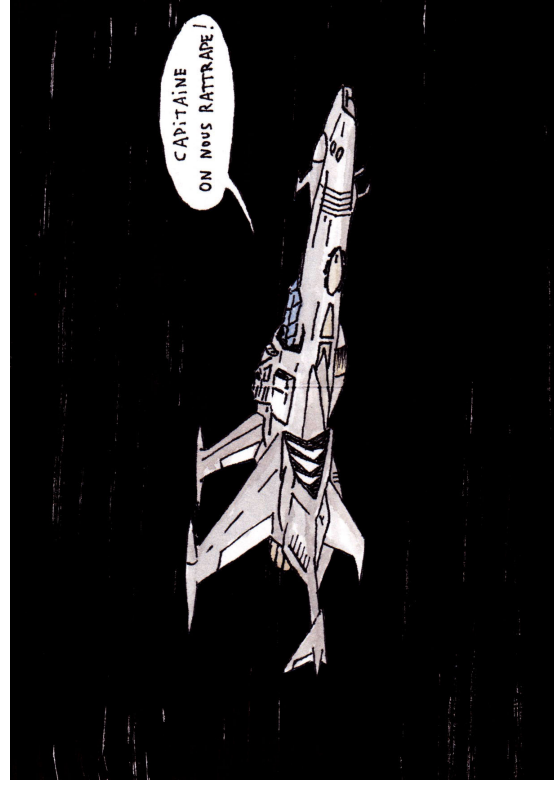
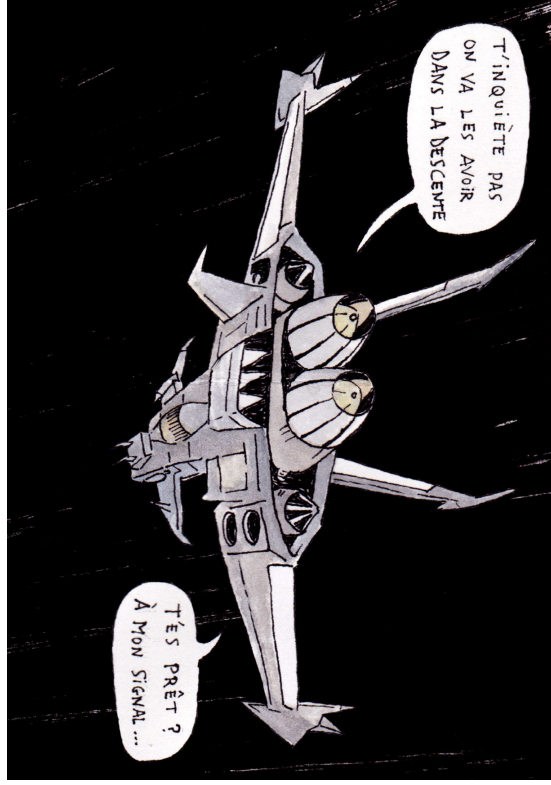
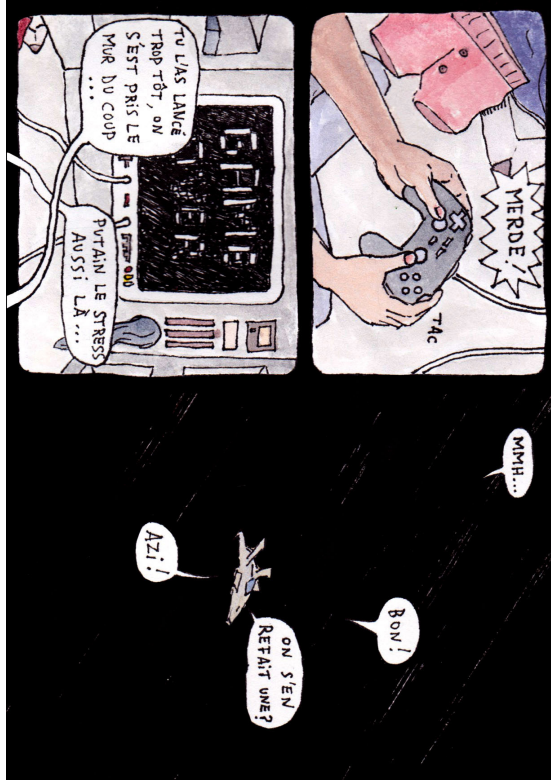


« Sans Queue Ni Tête »
Une édition de MAXENCE DUPEYRÉ.

Édité par Maison Mier.
Imprimé et relié chez vous.
© 2021







« VAISSEAU »
Une édition de ADRIEN RICHARD

Éditée par Maison Mac.
Imprimée et reliée chez vous.
© 2021



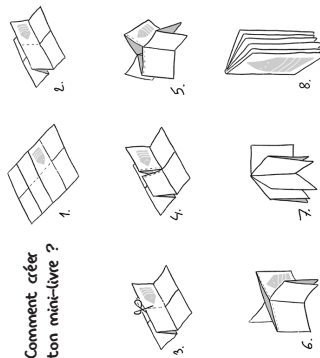
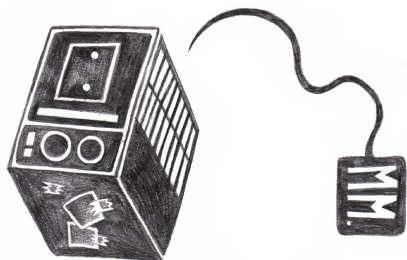
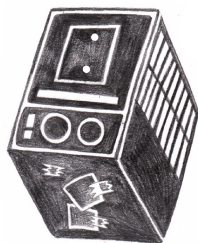
ZOÉ, TOUJOURS RIEN
À PROXIMITÉ ?

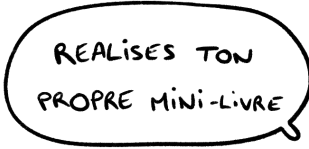


TOUJOURS AUCUNE SOURCE DE
VIE À PROXIMITÉ.
JE SUIS DÉSOLÉ LES GARÇONS
MAIS AU VUE DES DERNIÈRES
STATISTIQUES, IL EST FORT
PROBABLE QUE VOS VIES
SE TERMINENT ICI ...

ÇA VA THÉO ?

OUI, AU MOINS ON EST
TOUS LES DEUX ♡





REALISES TON
PROPRE MINI-LIVRE



6

5

4

3



1.



2.



3.



4.



5.



6.



7.



8.



9.



10.



11.



12.



13.



14.

Titre : _____
Une édition de _____

Édité par Mission Mec.
Imprimé et relié chez vous.
© 2022



AUTEUR : _____

1

2

Multilogue?

revue n°1

mise en page par

collectif barbecue

guillaume vrignaud & xavier halfinger

@collectif_barbecue

couverture par

mathylde bracigliano

imprimé et relié par

MultiLogue?

2022



La première proposition collective
de **MultiLogue?**

est une revue qui se veut
comme espace de production et de partage
de créations communes, un dialogue entre
nos conceptions artistiques et politiques.

C'est une revendication
de la parole de ceux qui considèrent qu'elle a un sens
et qu'elle ne peut s'inscrire dans le discours dominant.
Cette revue demande à être lue par ses rédacteurs puis
un lecteur pour que celui-ci puisse devenir rédacteur
à son tour, et que nous la relisions **ENSEMBLE**.

*Nous appelons les yeux des lecteurs
à prêter leur voix,
leurs mains
et leurs idées
pour présenter ensemble
un objet malléable, symbole et trace
d'existences sociales
revendicatrices*

Pour toutes propositions:
multilogue.fr